

AVANT QUE J'OUBLIE...

Volume 1, numéro 7 - SEPTEMBRE 2009

La rentrée scolaire occasionne différents souvenirs. Pour certains, c'était un événement heureux, des retrouvailles. Pour d'autres, c'était un moment pénible, où l'on sentait le malaise d'une identité francophone refoulée, proscrite. Dans ce numéro sur l'éducation, nous vous invitons à revivre les souvenirs de Daniel Eugène Cournoyer au Juniorat Saint-Jean en 1939. Aussi, Marc Arnal, doyen du Campus Saint-Jean, parle du français interdit, et des conséquences infligées à toute une génération. L'éducation française en Alberta est le précieux résultat de la détermination franco-albertaine. Alors avant de l'oublier....

La Relève albertaine



L'idée du mouvement des jeunes, la Relève albertaine, est lancée en 1950 au Conseil exécutif de l'Association des éducateurs bilingues de l'Alberta (AEBA). Le père Forget rédige la première ébauche d'une constitution en 1952.

L'association se compose de trois paliers : local, régional et provincial. Parce que la Relève veut former les chefs de demain grâce à l'étude et à l'action, le programme annuel comporte un thème d'étude et des activités spéciales à réaliser en coopération avec les autres associations de la communauté.

On encourage aussi la correspondance pour cimenter l'amitié et la solidarité, l'échange de circulaires mensuelles entre écoles et de lettres entre jeunes. On organise des petits congrès régionaux, des réunions mensuelles, des soirées familiales mensuelles qui comportent thèmes, questionnaires et loisirs.

Chaque année, il y a le concours provincial pour le trophée Poirier. Les jeunes ont aussi une émission sur les ondes de CHFA et publient des articles dans le journal *La Survivance*.

Les Constitutions de la Relève albertaine
« *Nature et buts* : La Relève albertaine est un mouvement de jeunes canadiens-français désireux d'assurer le progrès de leur groupe ethnique en Alberta et de le promouvoir dans tout le Canada. Le mouvement vise à produire une élite consciente de la beauté et de la valeur pratique à l'âge moderne, de la culture canadienne-française et française, afin de les apprécier davantage et d'en faire bénéficier les autres.

Moyens d'action : La Relève albertaine entend former ses membres par la prière, l'étude et l'action. Elle compte aussi initier graduellement ses membres actifs aux œuvres et aux fonctions qui les attendent comme adultes canadiens-français » (Les Constitutions de la Relève Albertaine p. 1)

La devise officielle de la relève est « Soyons nous-même ».



Plus de 300 personnes participent au 1^{er} congrès de la Relève albertaine, en 1954.

Le blason officiel comporte comme éléments constitutifs : un flambeau – symbole d'idéal pour la jeunesse; deux feuilles d'érable – symbole national; deux épis de blé – symboles des prairies; la rose des armoiries de l'Alberta; deux fleurs de lys – symbole d'origine française.

Les congrès et quelques élus provinciaux
1^{er} congrès – a lieu au Collège Saint-Jean en novembre 1954 (300 délégués). Organisé par Jean Papen, un étudiant du Collège, une soixantaine d'étudiants du Collège et une trentaine d'élèves de l'Académie Assomption. Laurier Boucher est élu président.

2^e congrès – à Falher, en novembre 1955 (300 délégués). Parmi les élus au provincial, on note les noms de Jacques Johnson, président; Gilles Bouchard vice-président; Claude Poitras



Les élus provinciaux de 1955.

et Joseph Goutier 1^{er} et 2^e secrétaire; Léonard Rousseau – animateur provincial; Raymond Leroux chef de la correspondance; Albert Neveu archiviste; Jean-Claude Lajoie journaliste; Paul Morin chef des émissions de radio, etc.

3^e congrès – au Collège Saint-Jean en novembre 1956 (600 délégués). Jacques Johnson est réélu président provincial; Paul Belley vice-président; Léonard Rousseau et Claude Poitras seront 1^{er} et 2^e secrétaire; Joseph Goutier trésorier; Jacques Boucher journaliste provincial.

4^e congrès – à Saint-Paul en octobre 1957 (on limite le nombre de participants à 150 délégués). Adonis Emard est élu président provincial; Paul Morin et Claude Ouimet 1^{er} et 2^e vice-président; Paul Bellay et Richard Doucette premier et 2^e secrétaire; trésorier René Gagné.

5^e congrès – au Collège Saint-Jean en octobre 1958 (300 délégués). Ovila Gobeil est élu président; René Gagné vice-président; le 1^{er} et 2^e secrétaire Jacques Gagnon et Robert Papen; Clément Laforce trésorier

6^e congrès – au Collège Saint-Jean, qui se déroule en novembre 1959, Robert Papen est élu président. C'est le dernier congrès de la Relève.



La Société Généalogique du Nord-Ouest et le journal Avant que j'oublie vous invitent à sortir vos plumes! Lors de la 20^e édition de la Fête franco-albertaine, Juliette Richard, collaboratrice au journal, invitait les francophones de toutes les régions à passer par-dessus la gêne d'écrire, pour immortaliser leurs histoires. **Alors...À vos plumes, prêts? PARTEZ!**

Par courriel : avantquejoublie@acfa.ab.ca

Par la poste :
ACFA - A/s - Avant que j'oublie
8627, rue Marie-Anne-Gaboury (91^e rue)
Bureau 303
Edmonton (AB) T6C 3N1

CANULAR?

L'éducation a bien changé au cours du 20^e siècle; certains se rappellent une époque où l'éducation des femmes était bien différente de celle des hommes. Nous vous proposons de faire la lecture de ce qui pourrait être un manuel scolaire catholique d'économie domestique, destiné aux jeunes femmes dans les années 60. Ce document est disponible dans Internet; il est très probablement faux aussi. Après avoir lu des échanges sur des blogs à son sujet, certains témoignent avoir bel et bien eu des cours d'économie domestique, mais à l'école primaire, et les sujets n'étaient pas axés sur les relations conjugales. Sans avoir retrouvé ce document exact, plusieurs témoignent que c'est bel et bien les valeurs qui étaient véhiculées. Une dame confie se rappeler que même les examens avaient un côté pour les filles et un autre pour les garçons, et ce, dans toutes les matières. Par contre, d'autres soulèvent les différents anachronismes dans les mots utilisés, qui n'appartiennent pas aux années 60.

Une chose est certaine, ce livret fait jaser! Est-il exagéré? Authentique? Le trouvez-vous :

a) divertissant b) choquant c) aberrant d) hilarant

Nous vous invitons à réagir à ce texte, à nous donner l'heure juste si cela vous rappelle des souvenirs; à l'adresse que l'on retrouve au bas de cette page.

Extrait d'un manuel scolaire catholique d'ÉCONOMIE DOMESTIQUE POUR LES FEMMES, publié en 1960

Faites en sorte que le souper soit prêt

Préparez les choses à l'avance, le soir précédent s'il le faut, afin qu'un délicieux repas l'attende à son retour du travail. C'est une façon de lui faire savoir que vous avez pensé à lui et vous vous souciez de ses besoins. La plupart des hommes ont faim lorsqu'ils rentrent à la maison et la perspective d'un bon repas (particulièrement leur plat favori) fait partie de la nécessaire chaleur d'un accueil.

Soyez prête

Prenez 15 minutes pour vous reposer afin d'être détendue lorsqu'il rentre. Retouchez votre maquillage, mettez un ruban dans vos cheveux et soyez fraîche et avenante. Il a passé la journée en compagnie de gens surchargés de soucis et de travail. Soyez enjouée et un peu plus intéressante que ces derniers. Sa dure journée a besoin d'être égayée et c'est un de vos devoirs de faire en sorte qu'elle le soit.

Rangez le désordre

Faites un dernier tour des principales pièces de la maison juste avant que votre mari ne rentre. Rassemblez les livres scolaires, les jouets, les papiers, etc., et passez ensuite un coup de chiffon à poussière sur les tables.

Pendant les mois les plus froids de l'année

Il vous faudra préparer et allumer le feu dans la cheminée, auprès duquel il puisse se détendre. Votre mari aura le sentiment d'avoir atteint un havre de repos et d'ordre et cela vous rendra également heureuse. En définitive, veiller à son confort vous procurera une immense satisfaction personnelle.

Réduisez tous les bruits au minimum

Au moment de son arrivée, éliminez tout bruit de machine à laver, séchoir à linge ou aspirateur. Essayez d'encourager les enfants à être calmes. Soyez heureuse de le voir. Accueillez-le avec un chaleureux sourire et montrez de la sincérité dans votre désir de lui plaire.

Écoutez-le

Il se peut que vous ayez une douzaine de choses importantes à lui dire, mais son arrivée à la maison n'est pas le moment opportun. Laissez-le parler d'abord, souvenez-vous que ses sujets de conversation sont plus importants que les vôtres. Faites en sorte que la soirée lui appartienne.

Ne vous plaignez jamais s'il rentre tard à la maison

On sort pour dîner ou pour aller dans d'autres lieux de divertissement sans vous. Au contraire, essayez de faire en sorte que votre foyer soit un havre de paix, d'ordre et de tranquillité où votre mari puisse détendre son corps et son esprit.

Ne l'accueillez pas avec vos plaintes et vos problèmes

Ne vous plaignez pas s'il est en retard à la maison pour le souper ou même s'il reste dehors toute la

nuit. Considérez cela comme mineur, comparé à ce qu'il a pu endurer pendant la journée. Installez-le confortablement. Proposez-lui de se détendre dans une chaise confortable ou d'aller s'étendre dans la chambre à coucher. Préparez-lui une boisson fraîche ou chaude. Arrangez l'oreiller et proposez-lui d'enlever ses souliers. Parlez d'une voix douce, apaisante et plaisante. Ne lui posez pas de questions sur ce qu'il a fait et ne remettez jamais en cause son jugement ou son intégrité. Souvenez-vous qu'il est le maître du foyer et qu'en tant que tel, il exercera toujours sa volonté avec justice et honnêteté.

Lorsqu'il a fini de souper, débarrassez la table et faites rapidement la vaisselle

Si votre mari se propose de vous aider, déclinez son offre, car il risquerait de se sentir obligé de la répéter par la suite et après une longue journée de labeur, il n'a nul besoin de travail supplémentaire. Encouragez votre mari à se livrer à ses passe-temps favoris et à se consacrer à ses centres d'intérêt et montrez-vous intéressée sans toutefois donner l'impression d'empiéter sur son domaine. Si vous avez des petits passe-temps vous-même, faites en sorte de ne pas l'ennuyer en lui parlant, car les centres d'intérêts des femmes sont souvent assez insignifiants comparés à ceux des hommes.

À la fin de la soirée

Rangez la maison afin qu'elle soit prête pour le lendemain matin et pensez à préparer son petit déjeuner à l'avance. Le petit déjeuner de votre mari est essentiel s'il doit faire face au monde extérieur de manière positive. Une fois que vous êtes tous les deux retirés dans la chambre à coucher, préparez-vous à vous mettre au lit aussi promptement que possible.

Bien que l'hygiène féminine

soit d'une grande importance, votre mari fatigué ne saurait faire la queue devant la salle de bain, comme il aurait à le faire pour prendre son train. Cependant, assurez-vous d'être à votre meilleur

avantage en allant vous coucher. Essayez d'avoir une apparence qui soit avenante sans être aguicheuse. Si vous devez vous appliquer de la crème pour le visage ou mettre des bigoudis, attendez son sommeil, car cela pourrait le choquer de s'endormir sur un tel spectacle.

En ce qui concerne les relations intimes avec votre mari

Il est important de vous rappeler vos vœux de mariage et en particulier votre obligation de lui obéir. S'il estime qu'il a besoin de dormir immédiatement, qu'il en soit ainsi. En toute chose, soyez guidée par les désirs de votre mari et ne faites en aucune façon pression sur lui pour provoquer ou stimuler une relation intime.

Si votre mari suggère l'accouplement

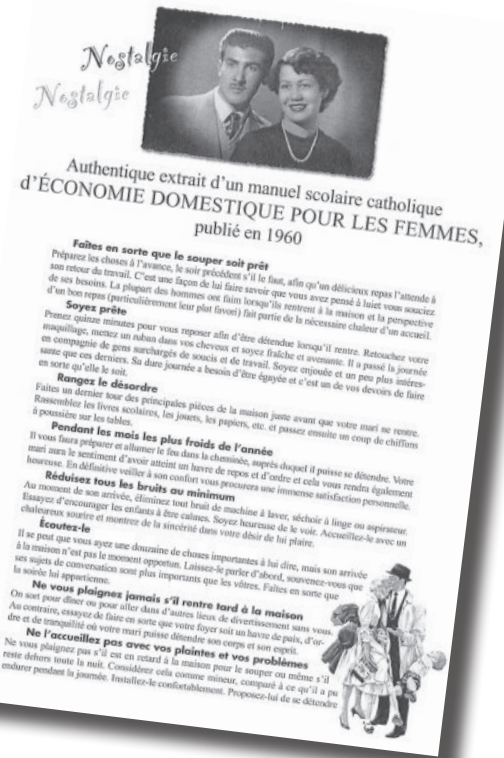
Acceptez alors avec humilité tout en gardant à l'esprit que le plaisir d'un homme est plus important que celui d'une femme, lorsqu'il atteint l'orgasme, un petit gémissement de votre part l'encouragera et sera tout à fait suffisant pour indiquer toute forme de plaisir que vous ayez pu avoir.

Si votre mari suggère une quelconque des pratiques moins courantes

Montrez-vous obéissante et résignée, mais indiquez votre éventuel manque d'enthousiasme en gardant le silence. Il est probable que votre mari s'endormira alors rapidement; ajustez vos vêtements, rafraîchissez-vous et appliquez votre crème de nuit et vos produits de soin pour les cheveux.

Vous pouvez alors remonter le réveil

Afin d'être debout peu de temps avant lui le matin. Cela vous permettra de tenir sa tasse de thé du matin à sa disposition lorsqu'il se réveillera.



Concours « Qui suis-je? »

En 1990, des francophones de l'Alberta sont allés jusqu'à la Cour suprême du Canada pour avoir le droit de créer et de gérer leurs propres écoles. Grâce à cette décision, il existe maintenant en Alberta, cinq Conseils scolaires francophones qui administrent plus de 20 écoles.

Quel est le nom de cette cause?

Faites nous parvenir votre réponse, par la poste ou par courriel, avant le **30 octobre 2009** et courez la chance de gagner un laissez-passer pour toute la famille vous permettant de visiter un lieu historique provincial, un musée ou un centre d'interprétation de l'Alberta!

Par courriel : avantquejoublie@acfa.ab.ca

Par la poste :

ACFA - A/s Concours - Avant que j'oublie
8627, rue Marie-Anne-Gaboury (91^e rue)
Bureau 303
Edmonton (AB) T6C 3N1

RÉPONSE DU MOIS D'AVRIL 2009

Le chemin de fer dont la construction a failli être interrompue en 1883 est le Canadien Pacifique.

Bravo au gagnant :
MICHEL DUBÉ, d'Edmonton.

Le témoignage de M. Cournoyer nous offre deux plaisirs; d'abord la connaissance d'un autre chapitre de notre histoire, mais aussi les talents littéraires d'un de nos détenteurs de la mémoire collective.

L'Histoire nous dit que les guerres mondiales du 20^e siècle représentaient un déchirement entre le Canada français qui s'opposait à la mobilisation canadienne, enrobée d'une imposition de l'Empire britannique, et le Canada anglais qui manifestait son dévouement envers sa mère patrie.

Mais l'engouement démontré par la visite royale en 1939, tant par les étudiants du Juniorat Saint-Jean que par la plus grande société edmontonienne, est visiblement mémorable. Et le *Union Jack*, symbole d'un état étranger, flotte toujours de façon anachronique et inappropriée sur notre assemblée législative.

Donc, cette mémoire indélébile du vécu d'un jeune garçon franco-albertain nous raconte non seulement la force gravitationnelle d'une visite royale en 1939, mais elle explique également un autre jalon de l'histoire albertaine qui se fait sentir encore jusqu'à ce jour.

par Denis Perreux, directeur général de l'ACFA



1939 : l'école et la guerre

Par Daniel Eugène Cournoyer

Lorsqu'on m'a demandé de partager quelques souvenirs du Juniorat Saint-Jean, je me suis interrogé; quels souvenirs? Cela fait près de 70 ans maintenant... ce n'est pas d'hier!

Le Juniorat Saint-Jean de mon temps était une institution d'adolescents âgés de 14 à 20 ans. Pour aller à la salle d'étude, à la chapelle ou au réfectoire pour manger, on se déplaçait en rangs. On ne se rangeait pas selon l'âge, mais d'après la taille. Il y avait des cours de rhétorique et de latin. Pendant les 10 mois scolaires, on était une famille d'une centaine d'élèves. C'était une camaraderie intime dans laquelle se développaient des liens fraternels; quand un ancien en rencontre un autre, après plusieurs années, c'est tout comme retrouver un frère qu'on n'a pas vu depuis longtemps.

Il n'y a rien comme de vieilles photos pour éveiller le passé. Je regarde des images de l'année 1939, une année sans égale; nous avons eu la visite du Roi Georges VI et de son épouse, la Reine Elisabeth. Un événement auquel les junioristes ont assisté. La tournée de la royauté fut un spectacle sensationnel pour les gens de l'époque.



À ce temps, le Canada était imprégné de la présence britannique. Nous n'avions pas

échappé aux derniers vestiges de cet empire; l'*Union Jack*, symbole de la présence de la Grande-Bretagne, flottait sur nos édifices et le *Red Ensign* était notre drapeau à l'étranger. Pour que le Canada entre dans la Deuxième Guerre mondiale, il fallait l'approbation du Conseil privé du roi et sa signature. Mais le but de la tournée royale au Canada cette année-là était de renforcer les liens entre les deux pays; et avec une guerre imminente, l'Angleterre voulait compter sur la loyauté des Canadiens. La ville d'Edmonton avait bien préparé son terrain pour les recevoir.

La route que les Souverains allaient suivre dans leur limousine décapotable McLaughlin-Buick était jalonnée de gradins. Sur l'avenue Portage, aujourd'hui Kingsway, une voie d'une longueur de

deux miles (3.2 KM) avait été préparée. Elle avait été construite en 1914 pour un boom qui n'a jamais vu le jour. On avait construit des gradins pour accommoder la foule qui viendrait des quatre coins de la province; des gens sont venus de Cold Lake, Saint-Paul, Bonnyville, etc.

Les élèves des petites écoles de campagne arrivaient, entassés dans les boîtes arrières de camions. La fatigue d'un long voyage poussiéreux ne semblait pas freiner leur enthousiasme. Pour les enfants de la période dite de dépression, c'était une aventure sans pareil.

Nous, junioristes, étions installés sur l'avenue Portage, au coin de la rue 101. Le cortège royal passait devant nous à deux occasions. Nous étions déterminés à leur souhaiter la bienvenue en français. À la vue du cortège, la foule était en pleine euphorie! Était-ce possible de se faire entendre? En unisson, moi et mes camarades avons crié : « Vive le Roi! Vive la Reine! » Et leurs regards se sont tournés vers nous. Des photos de l'occasion, prises par notre supérieur, le Père Nadeau, ont saisi ce moment.



10 septembre 1939

L'autre événement majeur de cette année-là est l'annonce de l'entrée du Canada dans la Deuxième Guerre mondiale, le 10 septembre 1939. Je regarde des photos et reconnais des anciens tombés au combat. Ce jour-là, peu de nous songeaient qu'un jour on ferait partie des Forces canadiennes.

Durant cette guerre, l'aéroport d'Edmonton jouait un rôle stratégique dans le transfert d'avions à



Photo de mars 1941 : Daniel Cournoyer, Martin Michaud, Paul Pilon, Jules VanBrabant et Laurent Desfossés.

la Russie. Edmonton était un poste d'arrêt pour les avions américains en route pour Fairbanks, Alaska, où le transfert se faisait avec les pilotes russes. C'est dans cette période que les États-Uniens achetèrent le collège des Jésuites comme centre administratif pour coordonner les vols.

De nombreux avions de guerre survolaient la ville et au Juniorat Saint-Jean, on s'amusait à identifier les noms des avions. Tous rêvaient de faire carrière en aviation, niant les risques qui y sont inhérents. Deux anciens ont vécu l'expérience; Théophile Gagnon d'Edmonton et Marcel

Croteau de Bonnyville. Tous deux faisaient partie de l'escadrille francophone « Les Alouettes », R.C.A.F. Théophile fut le seul survivant de l'écrasement de son avion à Stratford-on-Avon. Marcel survécut trois écrasements et 41 missions, comme mitrailleur de queue d'un bombardier Halifax.

Pour son courage, il fut décoré avec la médaille « *Distinguished Flying Medal* » par le Roi Georges VI. Je rends hommage à deux anciens

disparus en mission de bombardement, Alfred Tremblay de Saint-Paul et Edmond Pelletier de Lac la Biche. Ne les oublions pas. Comme le Gouverneur général disait à un groupe de vétérans : « *Not enough is said about them and not enough is remembered. We often lose sight of those who sacrificed their lives for the preservation of peace (...)* ». Il n'y a pas assez de paroles qui sont dites et de souvenirs ravivés. Trop souvent, nous oublions ceux qui ont sacrifié leurs vies pour la préservation de la paix.



Classe de latin au Juniorat Saint-Jean lors de l'année scolaire 1938-1939.



Patrimoine
canadien

Canadian
Heritage

LE FRANCO



Marc Arnal : homme de conviction

De ses premières années comme enseignant dans un village de son Manitoba natal à celles consacrées à la fonction publique fédérale, Marc Arnal est devenu un ardent défenseur de la francophonie canadienne grâce à ses expériences diversifiées. L'actuel doyen du Campus Saint-Jean a accepté de partager avec nous quelques souvenirs des événements qui ont entouré le rétablissement du français dans les écoles canadiennes. Et comment ceux-ci ont forgé sa vision du rôle crucial des francophones au Canada.

- Je suis né à Sainte-Rose-du-Lac, au Manitoba. Une communauté assez isolée, francophone, métisse. Mon père était agronome, maire du village et président d'à peu près tout ce qui bougeait! On a eu vite l'exemple de l'implication sociale. En 7^e année, on nous envoyait au collège Saint-Boniface faire le cours classique et j'ai obtenu mon diplôme en 1969.

Aviez-vous aussi fait vos études en français à l'école primaire?

- Non, c'était défendu à l'époque; le français et la religion étaient illégaux au Manitoba. Donc j'ai fait mon école primaire uniquement en anglais et on avait une demi-heure de français après les classes. En 1957, un changement légal fait par le gouvernement conservateur de Duff Roblin a permis d'enseigner 50 % de la journée en français. Puis en 1970, le premier ministre Ed Schreyer a changé la loi scolaire pour permettre l'enseignement du français à 100 %. À cette époque, j'ai été deux ans à la Société franco-manitobaine comme coordonnateur en éducation, pour promouvoir la libéralisation du français. On entrait dans les villages, on parlait d'accroître la présence du français dans les écoles, mais les francophones étaient divisés. J'ai entendu tous les arguments possibles et imaginables contre l'augmentation du français, mais ça se résumait à peu près à ceci : moi j'ai souffert parce que j'étais francophone, j'ai fait rire de moi, je me suis fait appeler *frenchy* au travail, ma carrière a souffert, etc.

Eux, leur ambition, c'était de s'assurer que leurs enfants parlent anglais sans accent. Il faut se rappeler que dans les années 40 et 50, les immigrants qui arrivaient au Canada se faisaient dire : si tu veux être un bon Canadien, oublie ta langue, ta culture et deviens le plus anglais possible. Il y a eu des générations d'Allemands et d'Ukrainiens qui sont venus au Canada puis ont effectivement abandonné leur langue et leur culture. Mais il y a toujours eu un mouvement de résistance chez les francophones, appuyés par le clergé, qui voulaient protéger la religion catholique par la langue. Et ça a fait en sorte qu'on a résisté, mais en payant des prix. On a passé pour de mauvais citoyens, et le français était alors perçu comme un signe d'absence de sophistication.

Il n'y avait pas de réseaux francophones?

- Il y avait des réseaux de francophones, mais qui avaient des noms comme *La Survivance*. C'était quasiment du *missionnariat*, parce que les gens qui y étaient activement impliqués, s'ils étaient commerçants, leur commerce en souffrait. Ce que j'ai appris des gens de ces villages, c'est que la profondeur des malaises que ces personnes avaient éprouvés à cause du français faisait en sorte qu'il n'y avait pas moyen de raisonner avec eux. Ça a été un très grand apprentissage pour moi, ça m'a un peu révolté. Car mon père m'avait toujours dit : on a un gang d'unilingues qui veut nous faire croire, à nous qui sommes bilingues, qu'on est moins bon! Lui ne s'est jamais fait de complexe parce qu'il était francophone, au contraire. Il n'avait pas peur de faire savoir qu'il l'était. Il s'en est fait une gloire toute sa vie. Mais à l'époque, c'était assez rare d'avoir cette fierté.

Aujourd'hui, je vois les conseils scolaires comme un symbole institutionnel de la rectification des valeurs sociales du Canada, parce qu'on a restauré le français. Claude Couture a une très belle théorie à ce sujet. Il dit que la Révolution tranquille au



Marc Arnal

Québec a été le début d'une réinstauration du français à l'échelle nationale, qui s'est poursuivie avec Louis Robichaud au Nouveau-Brunswick, à l'Île-du-Prince-Édouard, en Ontario, au Manitoba et qui s'est rendue en Alberta avec la cause Caron. Un genre de repositionnement du français non seulement comme partie intégrante de l'identité canadienne, mais la raison d'être de notre ouverture envers la diversité. C'est un cheminement incroyable en l'espace d'une cinquantaine d'années!

Les lois sont quand même récentes pour l'enseignement en français, mais selon vous, qu'est-ce qui a amené ces changements?

- Ça venait, je pense, du travail des chefs de l'époque et de la vision de certains politiciens. Gildas Malgat, le député de notre village devenu par la suite sénateur et président du Parti libéral du Canada, y était pour beaucoup. C'était un grand diplomate. Il a travaillé avec Duff Roblin, bon conservateur anglais, et lui a fait comprendre que c'était dans l'intérêt du Manitoba de s'ouvrir un peu.

Parce que c'est important, aussi, la collaboration avec les instances majoritaires?

- Je pense qu'il y a deux choses qui sont importantes dans l'histoire : la légitimation du français et des institutions francophones dans les lois, soutenue par la Cour suprême, tel que le jugement Mahé, puis les efforts de diplomatie menés par les communautés francophones auprès des chefs. Ça se poursuit aujourd'hui. Le président de l'ACFA est en contact avec le gouvernement Stelmach pour l'amener à promulguer une politique sur les services en français; pendant ce temps, la cause Caron chemine dans les tribunaux. C'est un bon symbole de cette dualité d'approches. Mais pour entrer en négociations avec l'autre, il faut avoir confiance en ses propres moyens.

J'ai lu que vous aviez participé à un voyage d'études pancanadien, quel en était le but?

- Oui, la Fédération des communautés francophones et acadienne du Canada a constitué un groupe de travail en 2002. Notre objectif était

de traverser le Canada et de parler à des groupes pour voir où se situait la francophonie dans la société ambiante dans chacun des endroits. Quel était le positionnement social de la francophonie, finalement. Ça a été un voyage absolument extraordinaire et très révélateur. On a constaté, par exemple, que beaucoup de communautés francophones étaient très fermées sur elles-mêmes et réticentes à s'ouvrir. On avait, à la même époque, les débuts de la migration des gens d'origine africaine vers l'Ouest et on commençait déjà à sentir des tensions.

On rencontrait des groupes vietnamiens, dont beaucoup parlaient français ou l'avaient déjà parlé, mais qui ne s'étaient pas sentis inclus à la communauté francophone et avaient alors formé leurs propres associations. On a aussi constaté que l'immigration pratiquée par le gouvernement du Canada contribuait au déclin démographique de nos communautés. On avait également approché les communautés autochtones. Ultimement, c'est une vision sociale qui est derrière tout ça, et dans cette vision sociale, les Autochtones, les francophones ont un rôle à jouer, tout le monde a un rôle à jouer. Mais jusqu'à présent, le cadre dans lequel tous ces groupes évoluent n'a pas été très bien articulé, et souvent, on a l'impression d'être en concurrence les uns contre les autres quand on devrait être en train de travailler ensemble à promouvoir les mêmes objectifs.

Si vous regardez votre expérience, concernant l'éducation en français, et celle de vos enfants ou des jeunes aujourd'hui, voyez-vous de grandes transformations?

- Il y a eu des changements énormes au niveau de la légitimité du français. À l'époque où j'étais enfant, pour étudier en français il fallait aller à l'école privée. Aujourd'hui, les étudiants ont le choix. Ici en Alberta, ils peuvent aller au système public ou catholique en immersion ou dans les conseils de langue française. Moi, mon épouse n'est pas catholique et on a décidé d'élever nos enfants selon les rites de la religion hindoue. Au moment où nos enfants entraient à l'école, le système francophone était encore très sensible à la question religieuse. À cause de cela, ils ont fait leurs cours en immersion. Mais ils ont toujours compris qu'ils étaient francophones. Maintenant, avec les écoles publiques, c'est une autre situation.

Vous avez œuvré au plan politique, dans la fonction publique, en éducation, dans des associations. Si vous regardez avec recul, est-ce qu'il y a un moment ou un événement qui a été déterminant dans le choix de vous consacrer au fait français?

- L'événement vraiment marquant pour moi, ça a été quand je faisais la tournée des communautés francophones au Manitoba et que j'ai vu à quel point des injustices graves avaient porté atteinte à la vitalité de nos communautés. Des gens ne voulaient rien savoir du français, certains ont même changé leur nom. Je me suis dit : je ne veux pas qu'aucun Canadien dorénavant n'ait honte d'être francophone! Antonine Maillet a dit un jour dans un discours : « On doit apprendre à ne pas être minoritaires au sens de moindres, mais seulement à être moins nombreux ». Je trouve que c'est l'essence même de la transformation qu'il y a eue à l'intérieur de nos sociétés, où francophones, on réalise que par définition, presque, on est bilingues et on a formé le pays. C'est nous autres, par notre résistance, qui avons fait en sorte que le principe de la diversité a réussi à percer.